

# Recherches Souterraines

Par M. l'Abbé A. GALAN

---

La prospection des rivières souterraines, plus que toute autre exploration, est étroitement dépendante des conditions atmosphériques. Préparer dans le moindre détail de telles entreprises, s'entourer de toutes les précautions possibles, prévoir le maximum d'imprévus, ne garantissent pas automatiquement le succès. Quand les organisateurs ont tout décidé, convoqué les équipiers, acheminé le matériel et fixé l'heure H, ils restent tout bonnement, comme les promeneurs du dimanche, à la merci d'un bel orage.

Comme on ne commande pas encore le beau temps avec toute la précision désirée (on y arrivera, mais nous aurons alors des rhumatismes), nous avons dû tout au long de cette campagne battre en retraite devant l'élément liquide.

Il est de bon goût en pareille posture de faire appel pour justifier le recul à quelques belles phrases, ainsi : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer »... « Il est des retraites plus glorieuses que des victoires »... ou encore : « Il est parfois plus sage de renoncer que de s'obstiner »...

Nous ne contestons pas l'éclat lapidaire et la valeur compensatrice de ces formules, mais ayant bu maint bouillon en rivière souterraine, nous n'avons pas besoin de nous gargariser, et nous disons sans fard : « Quand l'eau monte sous terre, eh bien ! nous remontons »...

## *LA DAME BLANCHE.*

Franchissant en plongée une redoutable voûte mouillante, M. Domont réalisa dans cette grotte, il y a deux ans, une remarquable première. Pourtant, bien que son étude nous passionne tous, l'exploration de la Dame Blanche n'est pas terminée. Elle a fait l'objet de plusieurs tentatives, car nous savons qu'elle recèle

de grandioses galeries et nous pressentons qu'elles doivent développer sous le Causse un très long réseau.

En temps de crue, un véritable torrent s'échappe de cette cavité, et en janvier 1956 nous y avons mesuré 275 l. par seconde, soit près de 1.000 m<sup>3</sup> à l'heure.

L'énorme percée du Traçadou, galerie fossile du ruisseau de la Dame Blanche, donne l'échelle des possibilités d'érosion d'un tel volume d'eau.

Cette exurgence est à l'origine de la terrasse de tuf qui précède la grotte et qui a été occupée par les hommes depuis l'époque préhistorique. C'était encore un habitat au gallo-romain, comme en témoignent les fragments de poterie que nous y avons recueillis. On remarque d'autre part, à l'entrée de la grotte et à quelques mètres à l'intérieur, des entailles dans le rocher. Elles montrent qu'un barrage y fut construit, à une époque que nous ne saurions préciser. Il avait sans doute pour but de constituer une réserve d'eau potable pour l'habitat voisin, ou simplement d'élever le plan d'eau pour obtenir une chute. Un petit moulin utilisait peut-être cette force hydraulique.

Notre équipe a construit elle aussi des barrages à la Dame Blanche, non pas à l'entrée mais au fond de la galerie. Pour nous, il n'était pas question de constituer des réserves souterraines, mais au contraire de vider les réserves naturelles par-dessus les batardeaux vers l'extérieur. Les intentions donnent au hommes des points de vue fort divers ! M. Domont vous raconte dans ce bulletin les longues séances de pompage dont le résultat le plus clair fut de nous exténuer dès avant l'exploration. Notre science hydraulique fut mise à rude épreuve par la poussée des eaux, et il fallut plusieurs fois courir aux digues où d'insidieuses infiltrations menaçaient de noyer nos espoirs.

La laisse que nous projetions de vider étant alimentée faiblement, mais avec une persévérance désarmante, il fallut bien la laisser.

Une leçon se dégage de cette nouvelle tentative. Il faut à la Dame Blanche de puissants moyens de pompage. Ils ne seront obtenus que grâce à une pompe électrique alimentée en courant par un groupe électrogène que l'on pourrait amener assez près de la falaise.

L'équipe qui passera la laisse asséchée devra être forte d'au moins quatre ou cinq hommes. Et il ne faudrait pas que ces hommes soient déjà fatigués par deux jours de préparatifs, car ils auront à porter un important matériel d'escalade, et l'exploration sera certainement longue et épuisante.

Si les conditions atmosphériques sont favorables, nous avons bon espoir de mener à bien cette entreprise au cours de cet été. Et nous serions heureux de trouver un concours précieux parmi les jeunes de Saint-Antonin.

#### *SAINTE-GÉRY.*

Une grande expédition devait avoir lieu cette année à Saint-Géry. La Société des Sciences Naturelles de Tarn-et-Garonne et la Société des Amis du Vieux Saint-Antonin avaient longuement préparé cette exploration. Des crédits du Conseil Général et des Communes avaient été obtenus pour financer cette entreprise hors de proportion avec nos moyens habituels.

Le grandiose siphon de Saint-Géry a été forcé, on s'en souvient, les 2 et 3 septembre 1955, par les hommes-grenouilles, Louis Panassié et Claude Camus. Il s'agit maintenant pour notre équipe d'explorer les galeries en amont du siphon, d'en lever le plan et de chercher un passage pour remonter la rivière souterraine jusqu'au Cros. Nous savons, en effet, qu'il existe un réseau souterrain de 3 km. 500 qui présente certainement sur son développement des salles concrétionnées et d'intéressants vestiges archéologiques provenant du Cros. Cette année même, pour la seconde fois, nous avons trouvé à Saint-Géry un fragment de bracelet en bronze roulé par la rivière depuis le Cros.

Pour progresser à Saint-Géry, il faut d'abord assécher le siphon par pompage. Une équipe, composée de MM. A. Cavaillé, Destruel, P. Petey, quelques jeunes bénévoles et l'Abbé Galan, s'est employée du 20 au 30 août à construire un large batardeau destiné à empêcher l'eau pompée de revenir vers le siphon. Il servirait aussi d'assise pour les pompes. Il a fallu planter dans le lit de la rivière des poutrelles de fer, faire un coffrage de planches et le remplir de 4 m<sup>3</sup> d'argile bien tassée. Ce barrage fut ensuite recouvert d'un plancher solide-

ment cloué. L'ensemble de ce travail fut pénible. On dut en effet amener le matériel à dos d'homme jusqu'à 200 m. sous terre, puis le convoier sur la rivière avec des bacs de fortune, dont la stabilité n'était pas la qualité essentielle. Quand on pense que ce travail s'effectuait dans une atmosphère sursaturée d'humidité, avec des vêtements complètement trempés dès la première minute, les jambes dans l'eau à 12°, on comprend que l'obscur (oh ! combien !) travail de ceux qui préparent une expédition, vaut bien la gloire facile de ceux qui la réussissent.

Tout était prêt : les pompes, le fil électrique, le téléphone assurés, les équipiers alertés ; il n'y avait plus qu'à donner l'assaut et le siphon serait franchi à pied sec. Oui ! Mais si l'équipe propose, la Bonnette dispose... Fatiguée sans doute de s'entendre appeler Bonnette, appellation plutôt familière, et peu pressée de voir violer ses mystérieux labyrinthes patiemment creusés au long des millénaires, elle amassa dans ses couloirs secrets des flots de violente colère et soudain vomit sur notre « minable » batardeau sa souterraine vengeance.

En quelques heures, à la suite de plusieurs orages, son débit passait de 60 m<sup>3</sup> à 300 m<sup>3</sup> à l'heure. Le Causse étant gorgé d'eau en cet été pluvieux, la décrue serait très lente. On ne pouvait sérieusement envisager de pomper une telle quantité d'eau, la moindre défaillance du matériel eût été catastrophique. Il était plus prudent de remettre à plus tard.

Et tandis que nous écrivons, minute après minute, la turbulente Bonnette mine inlassablement l'ouvrage qui barre son cours. Vidée de sa substance, son armature tiendra-t-elle jusqu'aux prochaines tentatives que nous voudrions enfin couronnées de succès ?

#### RÉSURGENCE DE NIBOUZOU.

« Il nous faut un mât ! » Combien de fois notre distingué Président et notre dévouée Trésorière n'ont-ils pas entendu cet impératif ! Eh bien ! grâce à leur compréhension, l'équipe est enfin mâtée, au sens propre s'entend... M. Domont s'est mis en relation avec les constructeurs de ce matériel spécial, et M. Jauze, suivant

fidèlement les indications de M. Combes, a mis au point ce mât démontable.

Le 10 août, une équipe, composée de P. Combes, Claude et M. E. Seibel, P. Petey et Abbé Galan, allait essayer l'engin dans la résurgence de la Rivière du Bosc, à Nibouzou. Il ne s'agit pas de la grotte connue de beaucoup de Saint-Antoninois et qui s'ouvre au fond de la reculée de Nibouzou, au bas de la falaise, mais d'un orifice à peine plus gros que le corps situé à mi-paroi du cirque. Il donne accès par une pente très inclinée à la rivière souterraine. Au bout de la galerie, un puits de 6 à 7 mètres débouche soudain sur le cours du ruisseau.

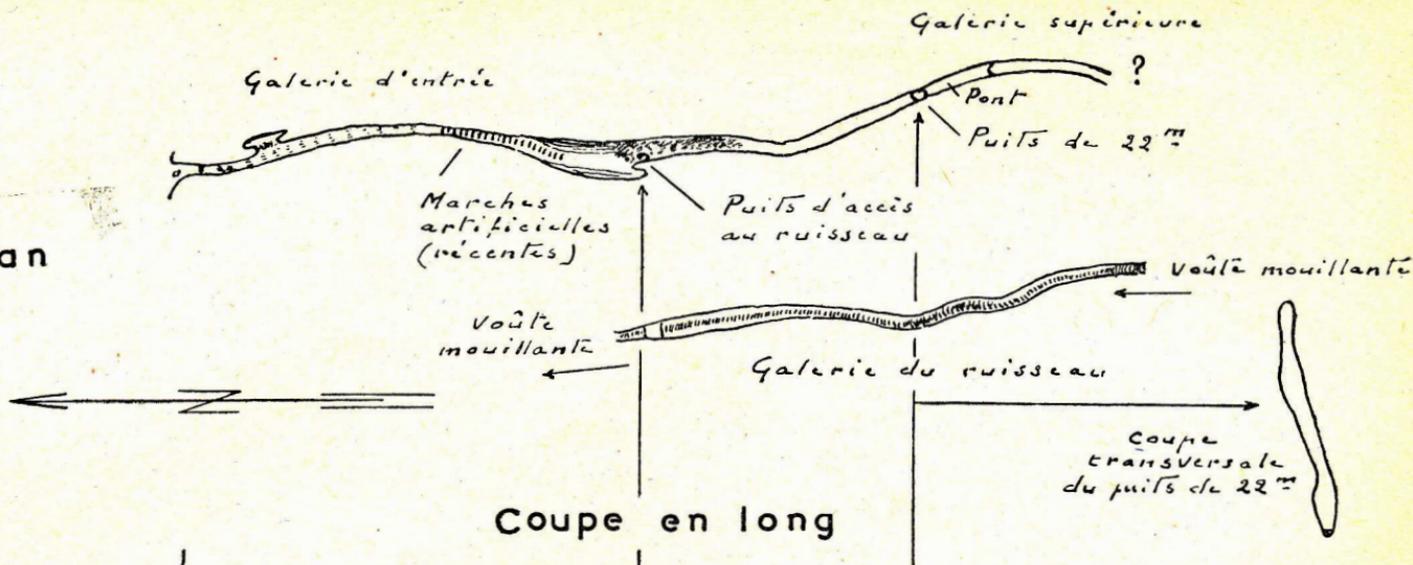
En cet endroit, le plafond est très élevé et le couloir semble continuer vers l'amont au niveau de la voûte. L'escalade n'avait jamais réussi, non seulement en raison d'une très forte déclivité suivie d'une verticale, mais parce qu'il est impossible de pitonner sur une paroi dont le revêtement de concrétion s'arrache, dès qu'il est fissuré, à la moindre traction. Il tombe par plaques, comme des boucliers, et laisse à nu une roche pourrie mi-pierre, mi-argile.

C'est pour vaincre cet obstacle que nous avons pour la première fois dressé le mât, non sans mal d'ailleurs, car lorsque tous ses éléments sont bout à bout, c'est une pièce assez lourde et surtout encombrante à manœuvrer dans une galerie étroite. Nous ne grimpons pas au mât ; une échelle souple est solidement arrimée à son sommet, et c'est à l'échelle que nous montons.

Dès qu'il fut calé, P. Combes se hissa rapidement jusqu'en haut. Et tandis qu'il dirigeait le faisceau de sa lampe vers l'inconnu il avait l'air d'une vigie sur la hune, scrutant la mer. La pénombre favorisant l'imagination, nous n'avions pas de peine à nous croire sur le pont d'un navire, car le clapotis de l'eau s'entendait fort bien à quelques mètres sous nos pieds.

Nous avions deviné juste : une galerie part du sommet de cette pente, mais le mât n'y arrive pas ; il reste trois mètres de roche glissante à gravir. Après quelques hésitations, et alors que je déconseillais la tentative en raison du danger de chute, car Pierre ne pouvait

Plan

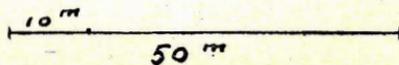


Coupe en long



GROTTE DE NIBOUZOU

Echelle : 1 mm = 1 m



Ch.D.

être assuré, il quitte l'échelle, colle à la roche humide, progresse par gestes lents avec une audacieuse prudence et prend enfin pied dans la nouvelle galerie. Claude Seibel et l'Abbé Galan, assurés par le vainqueur du passage, le rejoignent bientôt, et alors commence l'exploration d'un couloir où jamais aucune lumière n'avait fait étinceler les cristaux de calcite.

Après 30 mètres de galerie sèche, ornée de quelques stalagmites, un puits occupe toute la largeur du couloir. Les blocs d'argile que nous y jetons tombent dans l'eau à 20 mètres au-dessous de nous. A quelques pas, de l'autre côté du puits, la galerie continue. Il faut franchir l'obstacle. Assuré par mes compagnons, je me mets à tailler des marches et des prises pour les mains sur les parois du puits. Tout ce que je détache de la paroi tombe en chute libre dans les profondeurs. Je réussis la traversée sans trop de difficultés, et je vais de l'avant, mais bientôt le plancher se dérobe à mes pieds... Il n'y a plus une galerie supérieure et une galerie inférieure, mais une haute diaclase de 25 à 30 mètres, qui est le cañon souterrain le plus important de la région.

Ne pouvant progresser à ce niveau, nous descendons à l'étage de la rivière depuis longtemps exploré et la remontons jusqu'à une voûte mouillante. Parvenus en cet endroit, nous essayons de dresser le mât, afin d'accéder à un creux de roche qui pourrait être l'amorce d'un boyau. Mais ici nous enfonçons jusqu'au genou dans l'argile gluante, et quand nous nous hissons sur le mât pour éviter l'enlèvement, c'est lui qui s'enfonce d'un mètre.

Après une épuisante demi-heure d'efforts, il fut enfin dressé, mais si nous n'avions pas eu la bonne idée d'emporter une planche pour qu'il y repose, il y serait encore planté.

Le creux de roche aperçu n'était pas plus grand qu'un four !

Continuer l'exploration de Nibouzou par le haut, en supposant qu'il y ait un passage au ras de la voûte et qui permettrait de dépasser le siphon, exigerait un matériel et une expédition au-dessus de nos possibilités actuelles.

LACAUNE.

Notre équipe fut appelée à Lacaune (Tarn) par le Syndicat d'Initiatives local pour explorer quelques cavités voisines. Elles étaient, disait-on, pleines de promesses. Ce ne fut pas une sortie désagréable; car nous fûmes magnifiquement reçus par l'Hôtel Fusiès, mais les résultats spéléologiques furent des plus minces.

On travailla dur à déboucher sur cinq mètres de profondeur un puits comblé d'éboulis, si bien tassés, vers le fond, qu'ils semblaient se trouver là depuis le déluge. Un courant d'air issu d'une fissure nous avait attirés dans ce puits; il ne faut pas s'en étonner, c'est un des leurres les plus courus par le spéléologue. Ailleurs, il s'agissait d'explorer un aven-grotte, mais on en avait perdu l'ouverture depuis vingt ans !

LE CROS.

J'ai longuement parlé de cette grotte dans le Bulletin de l'année dernière et vous prie de vous y reporter si la question vous intéresse.

Au cours de l'été 1956, nous avons fait au Cros 17 sorties. Avec la collaboration de P. Combes et P. Petey, nous avons pu fouiller deux mètres carrés sur une profondeur de 2 m. 70. Cela vous étonne sans doute qu'en 17 jours nous n'ayons remué que 5 à 6 m<sup>3</sup> de terre. C'est que nous effectuons des fouilles selon les méthodes les plus précises et les plus modernes. Ce qui revient à dire que nous notons absolument tout ce que nous rencontrons en indiquant, mesuré au centimètre près, l'endroit où nous l'avons trouvé. Ces mesures se font sur un carroyage établi avant les fouilles et à partir d'un niveau O fixé une fois pour toutes.

Ainsi, le moindre fragment de poterie ou la plus petite esquille de silex est désigné par une série de chiffres et de lettres si imposante que sa simple vue suffit à effrayer le profane et à dégoûter les braconniers de la Préhistoire; je veux parler des gens qui détruisent un gisement pour en retirer des pièces, mais ont la paresse de l'étudier.

Ce travail, quelque peu fastidieux, est le seul moyen d'obtenir des résultats scientifiques. Mais quand on

recueille toutes ces précisions, on va obligatoirement très lentement. Et comme la quantité des objets recueillis est proportionnelle au volume de terre remué, celui qui fouille avec méthode trouve moins que celui qui fouille à coups de pioche. Les pièces sont présentées aux plus grands spécialistes français, et il nous arrive d'en envoyer à l'étranger pour examen.

Cette année, nous avons encore retiré de cette station néolithique de très nombreux tessons de poterie et un vase dont nous avons pu reconstituer les deux tiers, parce que les morceaux étaient restés groupés à l'endroit même où il avait été cassé.

Nous avons aussi deux haches polies, des fragments d'andouiller de cerf et des outils en silex. A 1 m. 40 de profondeur, nous avons mis au jour un sol de pierres plates qui est un repère précieux.

Mais surtout cette méthode nous a permis d'établir une stratigraphie très détaillée, et c'est le but que nous recherchions.

Nous publions les résultats de nos travaux dans les revues spécialisées, et la Station Néolithique de la Perte du Cros est désormais connue des préhistoriens.

### **Conclusion.**

Malgré des conditions atmosphériques qui ont souvent contrarié nos projets, l'équipe de nos chercheurs a déployé une activité toujours aussi enthousiaste au service de la Spéléologie et de la Préhistoire.

---